

REDARD ABU-RUB Françoise

Etude des formes interrogatives en français chez les enfants de trois ans.

Etudes de linguistique appliquée, 1976, 21, 98-110.

1. Les études sur l'acquisition du langage abondent. Les psychologues ont été les premiers à s'intéresser à ce processus, intimement lié au développement mental de l'individu. Après GUILLAUME (1927 a, 1927 b) et LEOPOLD (1939-1949), de nombreux linguistes découvrent aujourd'hui ce domaine. La plupart sont américains et s'appuient sur les théories de CHOMSKY (1957, 1964).

En tant que chargée de recherches en linguistique appliquée, il nous a paru utile et il nous était possible d'étudier sur le vif ce que nous avons découvert dans les livres.

Les recherches linguistiques sur des enfants francophones sont rares¹. Elles seraient pourtant opportunes, à une époque où instituteurs et orthophonistes se plaignent d'avoir à enseigner ou soigner des enfants dont ils ne connaissent pas vraiment la langue. Voilà surtout pourquoi nous avons décidé d'essayer d'établir le système linguistique de l'enfant francophone, avec ses développements successifs, entre trois et six ans.

Nous avons choisi de commencer notre étude avec des enfants de trois ans pour des raisons arbitraires : nous connaissons, dans notre entourage, quatre enfants qui allaient atteindre cet âge et dont l'anniversaire tombait de trois mois en trois mois, nous permettant d'enquêter individuellement à loisir auprès de chacun d'eux.

Ces quatre enfants sont issus de milieux socio-professionnels et culturels favorisés comportant d'assez grandes similitudes. Nous les présentons brièvement, en commençant par l'aîné :

Nicolas :

Profession du père : professeur à l'université.

Profession de la mère : esthéticienne. Elle n'exerçait pas son métier au moment de l'enquête.

Langue parlée en famille : français.

Fratric : une sœur aînée (+ 4 ans).

1. Il s'agit, bien entendu, des travaux purement linguistiques qui ne se rattachent pas aux recherches psychologiques dans la ligne de PIAGET.

Caroline :

Profession du père : chargé de cours à l'université.

Profession de la mère : secrétaire. Elle n'exerce pas son métier.

Langue parlée en famille : français.

Fratric : un frère aîné (+ 4 ans).

Benoît :

Profession du père : enseignant au gymnase et lecteur à l'université.

Profession de la mère : enseignante. Elle n'exerce pas son métier.

Langue parlée en famille : français.

Fratric : trois frères plus âgés (+ 4, + 6, + 8 ans).

Corinne :

Profession du père : délégué médical.

Profession de la mère : chargée de cours à l'université. Elle exerce son métier à plein temps.

Langue parlée en famille : français.

Fratric : un frère cadet (— 2,5 ans).

On pourrait supposer, au vu de ces données, que les enfants présentent un même niveau de développement. Ce n'est pas le cas, du moins à trois ans, où la syntaxe est en évolution rapide. Nous pouvons dire que le système linguistique, à cet âge, se transforme constamment, pour ainsi dire sous nos yeux : nous avons remarqué des changements chez le même enfant en l'espace d'une semaine. Il nous a donc été très difficile de faire une synthèse des résultats obtenus. Par souci de vérité, nous présenterons donc ici les lignes générales de la syntaxe de l'interrogation à trois ans, tout en relevant les traits particuliers qui pourraient, grâce à une étude portant sur un plus grand nombre de sujets, se révéler systématiques à un certain niveau du développement linguistique, mais que nous considérons, pour l'instant, par manque d'information, comme individuels et passagers.

2. Nous souhaitions trouver une méthode de travail qui soit très peu contraignante pour l'enfant. Après réflexion, nous avons opté pour la plus simple :

Pendant deux mois, une fois par semaine, nous avons rendu visite à l'enfant. Nous avons passé avec lui, à chaque fois, de deux à quatre heures, selon la disposition d'humeur dans laquelle nous le trouvions. Nous lui avons toujours laissé le choix de ses activités, même si ses jeux paraissaient parfois difficilement compatibles avec une enquête linguistique, du fait qu'ils l'éloignaient, étaient bruyants, ou encore ne réclamaient aucun commentaire.

Il va sans dire que nous nous sommes occupée d'un seul enfant à la fois.

Tous quatre nous connaissaient avant le début de l'enquête et il nous a toujours été facile de « travailler » avec eux, sans contrainte ni timidité de part ou d'autre.

Cette façon de procéder présente l'inconvénient d'être peu économique du point de vue du temps. Humainement, c'est une expérience à recom-

mander à tout chercheur en ce domaine. La liberté totale laissée à l'enfant permet d'en mieux saisir la personnalité, aussi bien à travers son langage que par ses réactions et ses attitudes. Nous n'avons donc jamais regretté ce qu'on pourrait appeler des « temps morts », au cours de notre travail. D'ailleurs, ils ont été fort rares : les enfants, fiers d'être le centre d'intérêt unique d'une adulte pendant des heures, ont tous été extrêmement sociables et coopératifs.

Nous avons enregistré toutes les séances, du début à la fin, au moyen d'un appareil de qualité (Uher Reporter), sur bandes Basf, à vitesse 4,75.

Au contraire de ce que nous avons craint au préalable, aucun des enfants n'a manifesté de gêne devant le micro. Nous leur avons expliqué à quoi servait l'enregistreur, et, à part un intérêt certain à se réentendre, ils ont vite trouvé normal de nous voir arriver avec ces accessoires. Nous mettions l'appareil en marche avant de commencer et il était vite oublié.

Naturellement, nos répliques sont enregistrées aussi : nous étions en effet presque constamment en situation de dialogue non-directif, spontané de part et d'autre. Nos propres énoncés nous ont permis d'observer certains phénomènes d'imitation, d'auto-correction, de reprises de la part de l'enfant. Accessoirement, nous avons découvert notre propre langage dans cette situation.

3. Les enregistrements recueillis, de vingt heures environ par enfant, ont ensuite été transcrits intégralement.

Pour ce faire, nous avons adopté un système mixte : graphie normale pour les énoncés non-ambigus, reproduction semi-phonétique quand il nous fallait représenter certaines façons de parler impossibles à transcrire orthographiquement. Ce fut le cas pour les [ə] caducs, l'élision de certains pronoms, la prononciation de certains mots.

En ce qui concerne le [ə] caduc, nous avons opté pour la transcription suivante : nous l'avons maintenu quand il correspondait à la façon normale de prononcer, selon la règle des deux consonnes ; nous l'avons remplacé par une apostrophe quand il n'était pas prononcé, et souligné quand il était prononcé hors norme.

Exemples :

— J'aimerais acheter des autres.

Les deux [ə], écrits, ne sont pas prononcés, selon la règle.

— Tu vois, c'est l'p'tit bébé à moi.

Elision hors norme.

— Elle accroche le petit camion.

Prononciation hors norme.

Quant aux pronoms personnels sujets, souvent élidés, nous les avons notés de la façon suivante :

— Après, j'va manger.

opposé à :

- Moi, je gâte.
- T'as vu ?

opposé à :

- Tu vois ?
- Ouais, i va manger des saucisses dans le train.

opposé à :

- Mon papa, il va m'acheter... une toute grosse colomotive, comme ça !

Colomotive représente la prononciation réelle. Nous avons transcrit ainsi d'autres mots, en général toujours prononcés de la même façon, très différente de leur représentation orthographique. Par exemple :

sui-ci (celui-ci), quèdchose (quelque chose), mainnant (maintenant), etc.

Nous avons noté les répétitions, représenté par trois points de suspension les hésitations en cours d'énoncé, et par une barre transversale les arrêts pendant le discours, lorsqu'on sentait un effort de construction de la part de l'enfant. Exemple :

- Je trouve/ que ta chambre/ elle a un tapis/ comme ça.

La transcription phonétique internationale nous a servi pour les énoncés compréhensibles en situation, mais encore phonologiquement déviants :

- | | |
|-------------------------------------|----------------------|
| — Y a beaucoup de jouets. | [jabokudguje] |
| — Il est gros. | [ilero] |
| — Où l'est, ton briquet ? | [ule tobike] |
| — Avec un chtiflet... un sifflet... | [avekœ}tifle œsifle] |
| — Où est la cuisine ? | [uelakizin] |

Ainsi transcrites, les bandes représentent un riche corpus qui permettrait une analyse complète de la syntaxe de l'enfant de trois ans.

Nous avons choisi d'en étudier d'abord les formes interrogatives, que nous avons relevées sur fiches.

4. Nous avons retenu tous les énoncés formellement interrogatifs, y compris ceux caractérisés par une formule interrogative précédant ou suivant une phrase affirmative (question-écho).

- T'as vu ? Ça roule.
- Est tout gâté, hein ?
- Tu vois, les ransporte, moi.
- Faut réparer, d'accord ?

Ces questions correspondent à trois types de comportement de la part de l'enfant :

a) Il souhaite attirer notre attention sur une action qu'il est en train d'accomplir. Dans ce cas, l'appel est réalisé par *tu vois* ou *t'as vu*, avec intonation interrogative, précédant l'énoncé. Présent et passé n'ont pas de fonction temporelle, l'une et l'autre formes étant utilisées aussi bien pour une action en cours que pour un fait accompli. Syntaxiquement, l'énoncé affirmatif prend le plus souvent la forme S(ujet), V(erbe), C(omplément), C ayant fréquemment la fonction O(bjet) ou L(ieu) :

- T'as vu ? J'a pris le couteau.
- Tu vois ? Il a mis là.
- T'as vu ? I dort dans son lit.

Nicolas et Benoît produisent abondamment ces formes. Si Corinne et Caroline les utilisent très peu et pas du tout, respectivement, ce pourrait être parce que ni l'une ni l'autre n'avaient atteint, à trois ans, le niveau de développement linguistique nécessaire (S = Ø, V = infinitif, hésitations dans l'usage des prépositions).

b) L'enfant réclame approbation ou confirmation de notre part à propos d'une action ou d'un fait. Ici, nous retrouvons l'énoncé affirmatif de a), suivi cette fois de *hein* ou *d'accord* avec intonation interrogative. Syntaxiquement, les énoncés vont de V seul, à S + V et S + V + C, selon l'enfant. Exemples :

- Faut réparer, d'accord ?
- Tu écris, hein ?
- Moi je lance les chaussures, hein ?

c) Il s'agit d'un ordre ou d'une interdiction, exprimés exactement de la même façon que b). Sous cette forme, l'ordre est plus rare que l'interdiction, naturellement négative :

- Oter ça, hein ?
- Tu croques, hein ?
- On attend maintenant, hein ?
- Pas mettre tout au fond, hein ?
- Tu renverses pas, hein ?
- Alors, pas guigner, hein ?

Nicolas n'utilise pas les formes b) et c), probablement parce qu'il dispose de moyens linguistiques plus élaborés pour exprimer la même chose. Ainsi, il réclame approbation et confirmation par *t'as vu*, et ordonne ou interdit en utilisant *i faut* ou *faut pas* :

- I faut le faire monter.
- Faut pas l'enlever.

De plus, il produit certains impératifs encore absents chez les autres enfants :

- Viens vite !
- Dors !
- Montre !

5. Les formes interrogatives dites globales appellent une réponse par *oui* ou *non*. Rappelons qu'elles peuvent être réalisées de trois façons, correspondant à trois niveaux de langue :

- 1) par l'inversion : Prenez-vous une tasse de thé ?
- 2) avec antéposition de *est-ce que* + phrase affirmative :
Est-ce que vous prenez une tasse de thé ?
- 3) avec intonation interrogative changeant le sens de la phrase affirmative : Vous prenez une tasse de thé ?

Seule la forme 3) est représentée dans notre corpus, et cela en abondance, selon le niveau de développement linguistique. Elle consiste :

- a) En mots-phrases, soit V = infinitif, soit C :
— Aller ?
— Ouvrir ?
— Auto, Françoise ?
— Ici, maman ?

Evidemment, seule la situation permet une interprétation correcte. Ainsi, les questions ci-dessus, posées par Corinne, signifiaient : Tu pars ? Ouvre ! Est-ce que tu as une auto, Françoise ? Est-ce que maman est là ?

- b) S = Ø, V + C :
— Ouvre les volets ? (= on ouvre les volets ?)
— Gonfles celui-là ? (= tu me gonfles ce ballon ?)
— Aimes ça ? (= tu aimes cette sucrerie ?)

Dans les énoncés de ce type, l'usage de déictiques en tant que C est abondant.

c) S + V + (C) ; les S sont pronominaux, et seuls *tu*, *on*, *il*, *je* sont produits, dans cet ordre de fréquence :

- T'as une feuille, Françoise ?
- Tu vois a plaque ?
- On fait des parcs ?
- On joue à ça ?
- On mélange ?

A la troisième personne du singulier, le sujet peut être nominal, avec dislocation systématique :

- Il a... un tout grand carcteur, ton mari ? (carcteur = tracteur)
- Il avait des rouges, ton papa ?

Les questions à la première personne du singulier sont toutes formées avec l'auxiliaire pouvoir + infinitif. Ce sont donc des demandes d'autorisation :

- Je peux parler à l'appareil ?
- Je peux mettre la radio ?
- Je peux mettre quèdchose ? [əpømetkəd{oz}]

Faut-il s'étonner que nous n'ayons recueilli aucune forme interrogative introduite par *est-ce que* ? Non, car les adultes eux-mêmes emploient rarement cette forme, et dans des situations précises : au cours de conversations téléphoniques, devant un auditoire, avec des personnes de langue étrangère. Nous pouvons dire, après observations et enregistrements de conversations familiales d'adultes, que la seule forme employée en face à face est la question par intonation. Ce fait est confirmé par l'étude de BEHNSTEDT (1973), portant sur une vaste population de diverses régions françaises, qui a recueilli 90 % de questions globales avec intonation. Cette forme, la plus simple et la plus fréquemment entendue, est donc la première à être produite par l'enfant.

Quant à l'inversion, disparue aujourd'hui du discours parlé familier, il va de soi que nous n'allions pas la trouver dans notre corpus. Pourtant, nous avons remarqué que les enfants comprennent sans difficulté ce type d'interrogation, que l'on rencontre dans des contes. Lorsqu'ils racontent à leur tour l'histoire, ils reformulent ces interrogations selon leur schème habituel.

6. Les questions dites nucléaires portent sur une partie de l'énoncé et contiennent donc toujours un adverbe, un pronom ou un adjectif interrogatif. Elles peuvent être formées de quatre façons, selon le registre de langue :

- 1) inversion : Où habitez-vous ?
- 2) introduction de *est-ce que* : Où est-ce que vous habitez ?
- 3) simple juxtaposition de l'adverbe et de la phrase affirmative : Où vous habitez ?
- 4) postposition de l'adverbe : Vous habitez où ?

Notre corpus présente un nombre important de formes 3) et quelques occurrences de 4), 1) et 2) n'apparaissant jamais.

A cet âge, la seule question nucléaire réellement acquise est celle qui porte sur le lieu. Bien que l'interrogation de cause apparaisse chez tous les enfants, elle n'est assurée que chez les deux garçons qui commencent aussi à maîtriser les questions de manière. Autrement dit, toutes les formes recueillies commencent par *où*, *pourquoi* ou *comment*.

Lieu.

La question-type est constituée de : morphème interrogatif + (S) + (V), où V = est.

Le S est toujours nominal, avec dislocation. Selon le niveau de développement nous trouvons :

- a) morphème interrogatif + S nominal :
— Où, portenaie ? (= où il est, mon porte-monnaie ?)
— Où, la bouillie ? (= où elle est, la bouillie ?)

b) morphème interrogatif + V + S nominal :

- Où 'est, la balle à moi ?
- Où 'est, ton manteau ?

D'après l'intonation, il ne fait aucun doute que ces énoncés constituent deux étapes conduisant à la forme syntaxique plus élaborée :

c) morphème interrogatif + S pron + V + S nom :

- Qu'elle est, ma Vévé ? (Vévé = Volkswagen).
- Où l'est, ce petit coin ?

Les morphèmes interrogatifs de lieu sont donc *où* et *qu'*, ce dernier étant produit par Benoît, contexte et situation prouvant qu'il s'agit bien d'interrogation portant sur le lieu.

La seule autre interrogation de lieu porte sur l'action d'aller quelque part, et l'enfant s'adresse à son interlocuteur ou parle d'un tiers. Syntaxiquement, nous trouvons les formes :

a) S pron + V :

- 'tu vas ?
- 'i va ?

b) morphème interrogatif + V + S nom :

- Où 'va, Christian ?

L'intonation montre l'intention de produire le S pron, qui mènera à :

c) morphème interrogatif + S pron + V + S nom :

- Où il est, papa ?

Seul Nicolas emploie quelques autres verbes pour demander des informations sur le lieu :

- Où ça roule ?
- Où il... où il s'arrêta, le tarcteur ?

Cause.

Ces interrogations sont syntaxiquement plus élaborées que celles portant sur le lieu. Après nous en être étonnée, nous avons remarqué, en réécoulant les bandes, qu'elles sont toujours la répétition d'une phrase que nous venions de prononcer, ceci soit en racontant une histoire, soit en regardant un livre. Nous les considérons donc comme des imitations et n'essaierons pas d'en faire la description syntaxique. Voici néanmoins un exemple de ce phénomène extrêmement régulier chez les deux garçons :

Nous racontons une histoire à l'aide d'un livre d'images :

- Ici, tu vois, il est tombé dans l'eau.
- Mais pourquoi il est tombé dans l'eau ?

Lorsqu'elles sont spontanées, provoquées par la surprise à cause d'un comportement inhabituel de notre part, les questions causales prennent

une forme plus simple syntaxiquement. Les quelques énoncés que nous avons recueillis sont :

morphème interrogatif + V = infinitif + C :

Nous venions d'enlever nos chaussures chez Caroline :

- Mais pourquoi lever les chaussures, hein ?

Ou encore, nous avions apporté un jeu qui ne plaisait pas à Corinne :

- Pourquoi c'est apporter ça ?

Manière.

Seuls Nicolas et Benoît ont posé des questions de manière, avec les verbes *faire* et *mettre*. Syntaxiquement, nous avons la forme :

morphème interrogatif + S + V. Si le S est nominal, il y a dislocation :

- Mais comment on fait ?
- Comment on faire ?
- Pourquoi... com... qu'on la met, la blanche ?
- Qu'il... comment on la met, cette voiture ?

Les deux derniers exemples, produits par Benoît, montrent une hésitation quant à la production correcte de l'adverbe de manière.

Les deux fillettes ne produisent pas encore cette forme. En revanche, elles posent des questions de manière au moyen de l'interrogation globale, qu'elles accompagnent d'un geste explicatif.

Prenant notre sac et cherchant à l'ouvrir, Caroline dit :

- On fait co ça ?

Essayant de mettre ses chaussures, mais n'étant pas sûre d'avoir réussi, Corinne demande :

- C'est ça ?

Ni les questions de quantité ni les questions temporelles ne sont produites à trois ans. Pour ces dernières, les enfants qui mêlent encore passé et futur dans l'expression, utilisent l'interrogation globale, surtout pour savoir quand nous reviendrons :

- Tu viens demain ?
- Tu viens dimanche ?

Demain et *dimanche* équivalant ici à un futur plus général.

7. Les questions nucléaires portant sur le sujet ou sur l'objet animés ou inanimés méritent d'être traitées à part. Dans la langue de l'adulte, elles peuvent se réaliser des manières suivantes :

1) sujet animé :

- Qui parle ?
- Qui est-ce qui parle ?
- Qui c'est qui parle ?

2) sujet inanimé :

- Qu'est-ce qui tombe ?
- Qu'est-ce que c'est qui tombe ?
- Qu'est-ce qui tombe ?

3) objet animé :

- Qui regardes-tu ?
- Qui est-ce que tu regardes ?
- Qui c'est que tu regardes ?

4) objet inanimé :

- Que dis-tu ?
- Qu'est-ce que tu dis ?
- Qu'est-ce tu dis ?

a) Le type 1) apparaît à trois ans, sous la forme :

- Qui c'est ?
- C'est qui ?

et porte sur l'identité d'une personne entrant dans l'appartement ou qu'on entend dans la maison. Un seul des enfants a produit cette question, ainsi que trois formes syntaxiquement plus complexes :

morphème interrogatif + V + C :

- Qui c'est i fait du pano ? (pano = piano)
- Qui c'est l'a fait, ce petit trou ?
- Qui c'est fait des « tuts » ?

Notons que ce type de question n'est nécessaire qu'à l'enfant d'une grande famille, les autres sachant toujours qui arrive ou agit dans la maison, selon le moment de la journée. Il n'est donc pas étonnant que ce soit Benoît, cadet d'une famille de quatre fils, qui éprouve le besoin de se renseigner sur l'identité des personnes de son entourage.

b) L'interrogation portant sur le sujet inanimé est produite rarement chez l'adulte (BEHNSTEDT, 1973).

L'enfant de trois ans utilise une forme très différente de celles du système de l'adulte, et que l'on peut considérer comme la forme de base. Il s'agit du pronom interrogatif tonique *quoi* + être :

- Quoi est cassé, Elisabeth ?
- Quoi est trop grand ?

c) Comme la précédente, la question portant sur l'objet animé est rare chez l'adulte (BEHNSTEDT, 1973). Nous n'en avons recueilli aucune au cours de notre enquête.

d) En revanche, la forme interrogative portant sur l'objet inanimé est fréquente et nécessaire dans la conversation quotidienne. Au contraire des formes 1), 2) et 3), elle ne subit guère de transformations selon le niveau de langue. Autrement dit, *qu'est-ce que*, éventuellement réduit à *qu'est-ce* devant le pronom sujet de la deuxième personne du singulier, devrait être acquis assez tôt pour assurer la communication.

Or, aucun des enfants ne peut encore prononcer *qu'est-ce que*. Pourtant ils posent des questions de ce type. Elles présentent les formes syntaxiques suivantes :

a) morphème interrogatif = Ø, S + V :

- 'tu fais ?
- 'tu racontes, Françoise ?

Ce type d'énoncé est précédé d'une légère pause ('), et l'intonation, ainsi que le contexte ne laissent place à aucune ambiguïté quant à leur signification.

b) morphème syntaxique = *quoi* + V ou C :

- Quoi encore ranger ?
- Quoi c'est faire, moi ?
- Quoi, à main, quoi ? (= qu'est-ce que tu tiens ?)

Notons que, dans ce cas, V = infinitif.

c) enfin, nous trouvons : morphème syntaxique = *qu'* + S + V + (C) :

- La caravane, qu'elle fait ?
- Qu'on va lire comme histoire ?
- Pis qu'i fait là ?
- Mais qu't'as mis ?

Ici également, l'intonation ne laisse aucun doute quant à la signification.

D'après les observations que nous avons pu faire de l'évolution syntaxique chez les enfants, nous croyons pouvoir affirmer que le type c) est l'étape ultime, préparant la forme que nous avons trouvée à quatre ans, identique à celle du système de l'adulte : *qu'est-ce que* + S + V. Quant aux formes a) et b), elles constituent deux étapes d'un système antérieur, b) étant peut-être chronologiquement préalable à a), mais ceci reste à l'état d'hypothèse.

Tous les enfants produisent les formes : *qu'est-ce que c'est* et *qu'est-ce qu'il y a*, prononcées [kesɛ], [kesəse], [keskəse] et [kesja], [kesija], [keska], [keskja], [keskija], respectivement.

Nous supposons qu'il s'agit là d'acquisitions globales, ce que le traitement différent de la forme portant sur l'objet inanimé tend à confirmer².

De même, nous considérons comme simples répétitions non acquises les énoncés : *qu'est-ce tu dis ?* (Caroline, une fois) et *qu'est-ce tu veux ?* (Corinne, une fois).

8. L'interrogation indirecte apparaît chez les deux garçons, pour les questions nucléaires de lieu, de manière et d'objet direct inanimé. Caroline a produit deux énoncés interrogatifs indirects, un de lieu, l'autre de manière, Corinne n'en a émis aucun.

2. Cf. l'article de Bernard PY dans ce numéro, p. 81.

Lieu.

a) Le morphème interrogatif est absent et le sujet apparaît, avec dislocation à la troisième personne s'il est nominal :

- Tu sais elle est, la girafe ?
- Tu sais il est, ma voiture ?

b) Le morphème interrogatif est présent, et le sujet pronominal devient généralement Ø :

- Tu sais où veux le mettre ?

c) L'énoncé est syntaxiquement semblable aux formes de l'adulte, avec dislocation systématique du sujet nominal à la troisième personne du singulier :

- On va voir où... où elle est, la grue jaune.
- L'autre camion, tu vois, il sait pas où i veut aller.
- T'as vu... t'as vu... là où je vais ?

Manière.

a) Comme pour le lieu, sauf qu'à l'absence du morphème interrogatif s'ajoute parfois celle du pronom personnel sujet :

- Tu sais s'appelle ?

b) Le morphème interrogatif est produit sous la forme *comme* ou *comment* et l'énoncé atteint, dès lors, le stade final de développement, toujours avec dislocation du sujet nominal :

- T'as vu comme il est, le tarcteur ?
- Mais t'as vu comment il est ?
- T'as vu comme je fais ?

Objet direct inanimé.

a) Absence de morphème interrogatif, comme pour le lieu :

- Tu sais on va faire ?
- Tu sais veux acheter à toi ?

b) Morphème interrogatif présent sous forme de *qu'* :

- T'as vu, Sophie, que j'ai fait ?
- T'a entendu qu'il a dit, le train ?

Ici, comme sous 6. et 7., nous retrouvons deux étapes qui nous semblent capitales dans l'évolution de la question nucléaire comme dans celle de l'interrogation indirecte : absence systématique du morphème interrogatif, stade préalable à celui du système achevé.

9. Nous n'avions aucune autre ambition, en rédigeant cet article, que de présenter le système de l'interrogation tel qu'on le trouve réellement, à trois ans, chez des enfants francophones se développant normalement.

Pourtant, à considérer les formes qui apparaissent à cet âge, nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque sur l'opposition qui existe entre la syntaxe en développement et celle qui est considérée comme la norme, à laquelle les enfants vont être confrontés dès le début de leur scolarité.

Tous les énoncés produits vont conduire au registre de langue « familier », ce qui a pour conséquence d'exclure des moyens d'expression les formes dites standard (introduction de *est-ce que*) et les formes soignées (inversion du sujet).

Nous sommes persuadés, grâce aux observations que nous avons faites à des âges ultérieurs, que ce registre va constituer le seul moyen d'expression de l'enfant à son entrée à l'école.

Si ces formes apparaissent régulièrement et exclusivement chez quatre enfants provenant de milieux socio-culturels privilégiés, nous pouvons supposer que les enfants issus de milieux moins favorisés sur le plan du langage acquerront exactement le même système.

Il serait donc judicieux, et ce sera notre conclusion, que les instituteurs des premières années tiennent compte de ce fait et se basent sur le système naturel à l'enfant, le plus simple syntaxiquement d'ailleurs, pour enseigner progressivement les autres types de questions, correspondant aux autres registres.

Françoise REDARD,
Centre de linguistique appliquée,
Université de Neuchâtel.

BIBLIOGRAPHIE

- CHOMSKY Noam (1957), *Syntactic Structures*, La Haye, Mouton.
— (1964), Discussion du rapport de G. MILLER et S. ERVIN, The Development of Grammar in Child Language, *Child Development Monograph* 29 (No. 92), p. 35 ss.
BEHNSTEDT Peter (1973), *Viens-tu ? Est-ce que tu viens ? Tu viens ? Formen und Strukturen des direkten Fragesatzes im Französischen*, Tübingen, Gunter Narr.
GUILLAUME Paul (1927 a), Les débuts de la phrase dans le langage de l'enfant, *Journal de psychologie normale et pathologique* 24, 1-25.
— (1927 b), Le développement des éléments formels dans le langage de l'enfant, *Journal de psychologie normale et pathologique* 24, 203-229.
LEOPOLD W. F. (1939-1949), *Speech Development of a Bilingual Child ; A Linguist's Records*, Vols 1-4, Evanston, Ill., Northwestern University Press.